

INFOS
PRATIQUES



LE MONDE DU BOUT DU MONDE

CHACUN BATIT UNE TERRE PROMISE, UNE PROVINCE MYTHIQUE OU SE PROJETTENT REVES ET ASPIRATIONS. LA PATAGONIE CHILIENNE COURT JUSQU'À L'EXTREMITÉ DU CONTINENT SUD-AMÉRICAIN, ULTIME TERRE INDOMPTABLE À UNIR LES HOMMES À LA MER AUSTRALE.

— *Par Virginie Luc Photos Jérôme Galland/Aleph*





«La Patagonie. Où est-ce ?

Le vieil homme a levé le bras vers une frange de ciel d'un rose magnifique. Quand je suis arrivé là-bas, je me suis senti comme paralysé. On dirait la naissance ou la limite d'une planète inconnue. Peu de gens triomphent de l'épreuve», écrit le romancier chilien Francisco Coloane dans *Tierra del Fuego*.

Les terres magellanes

Depuis Punta Arenas, la route rectiligne s'élance vers l'ouest, le long du détroit de Magellan, en direction de Puerto Natales, dans la province d'Ultima Esperanza.

Ici, la pampa est libre et sans frontières, trop immense pour ne pas être nostalgique. Elle se déroule comme une mer dorée, piquée d'estancias, vastes ranchs d'élevage fondés par les émigrants européens au XIX^e siècle.

La steppe est le haut lieu des chevaux et des troupeaux de moutons, des bergers et des gauchos, ces «orphelins» nés du métissage entre indigènes et colons espagnols. Il faut attendre les Andes pour rompre l'horizon de feu. Alors, enfin, la plaine renonce devant le monstre de pierre : le massif del Paine.

Issu des soulèvements du fond de l'océan en un plissement millénaire, El Paine s'enorgueillit de trois «tours de Babel» de granite, de glaciers et de lacs émeraude. Le spectacle de la lumière à la surface des glaces irisées est impensable. De même le silence, souligné par le grondement de la cascade Salto Grande et, à intervalles irréguliers, par le fracas des pans de glace dans les eaux opalines du lac Grey. Hormis quelques fermiers, le royaume del Paine est celui des lamas guanacos, des condors et des pétrels ↗



➤ géants, des bouquets sucrés de calafate et des fleurs rouges des copihues, pareilles à des gouttes de sang.

Tant de beauté, c'est déjà beaucoup, elle rend vulnérable en nous offrant, un court instant, un aperçu d'éternité. Pourtant, nous ne sommes qu'au seuil de l'«épreuve». Une autre expérience nous attend : celle du Grand Sud. L'appel est irrésistible, peut-être à cause des vents qui, toujours, nous projettent au-devant.

Aux confins du monde

Vers l'île Navarino, dernière terre habitée avant l'Antarctique... Entre les laisses de brouillard, surgissent les sommets enneigés de la cordillère et les contours incertains du canal Beagle.

Port de plaisance et base navale, Puerto Williams est la ville la plus australe de la planète. Créée en 1953, elle ne compte qu'une poignée de baraquements en tôle ondulée alignés face au détroit de Beagle, et près de 2 300 habitants – marins, pêcheurs d'araignées de mer ou explorateurs de l'Antarctique... Il ne reste plus de traces, ou si peu, des premiers hommes, les Yaghans.

Qui se souvient des hommes ?

Cristina Calderón a 81 ans. Elle s'est établie en 1972 dans le hameau d'Ukika, «village yaghan» annonce un panneau solitaire dans le virage de terre, à la sortie de Puerto Williams. Elle s'exprime en espagnol, mais sa langue maternelle est le yaghan. C'est même la seule personne aujourd'hui à le parler. Cristina est la dernière représentante de ce peuple indigène de l'extrême sud chilien. Elle n'aime pas ce titre mais «c'est ainsi», dit-elle.

Elle ne racontera pas toute l'histoire : la longue migration de ses ancêtres à travers un continent et les millénaires, mus par la peur, reculant sans cesse devant les envahisseurs, jusqu'à cette pointe de terre piquée dans la mer australe. Cristina n'évoquera pas non plus l'apparition des vaisseaux de Magellan, l'arrivée des conquistadores et des chercheurs d'or, les missionnaires

salésiens et anglicans, les épidémies nouvelles... qui mirent fin à leur culture.

Une photo en noir et blanc, suspendue au mur, parle pour elle. Ses parents, sa sœur Ursula et son frère, vêtus de peaux de phoques, se tiennent, roides et fiers, devant un canoë sculpté dans une écorce de lenga. En un siècle, Cristina a connu la fin d'un mode de vie ancestral, celui des nomades de la mer qui, peu à peu émiettés en clans puis en familles, cabotaient dans le labyrinthe des canaux fuégiens depuis des temps séculaires. Leur seul trésor était les braises entretenues au centre des embarcations – d'où le nom donné par Magellan à la vue des foyers incandescents le long des côtes : «Terre de Feu»...

Les esprits de la nature

Cristina vient avec nous en bateau. Les abords du canal Murray, le long de l'île Navarino, sont protégés par des rocs acérés, plantés comme des couteaux aux portes de l'océan du Sud, en alternance avec une forêt de hêtres impénétrable, dense et humide, presque liquide. Cristina reste sur le pont de la goélette, malgré le vent et la pluie fine qui commence à tomber. Elle ne détourne pas son regard du ciel noir et bas dans lequel se cache Ayayema, «le génie mauvais et puissant qui redoute la lumière».

C'est seulement en fin de journée, au-dessus de la baie Mejillones, qu'on l'aperçoit : «l'esprit bon», le Watauineiwa. Il revêt la forme d'un arc-en-ciel. «On peut tout lui demander», dit Cristina, avant de garder le silence sur ses pensées votives...

Le cap et au-delà

Le lendemain, le ciel clément autorise le survol du cap Horn – du nom de la petite ville hollandaise, Hoorn, où est né le capitaine Schouten qui, en 1616, déflora le rocher mythique. Cent cinquante kilomètres plein sud, au-dessus des soixantièmes mugissants, là où naissent les Scélérates, des vagues monstrueuses qui peuvent atteindre trente mètres de haut. ➤

Gaicho près de Puerto Williams, île Navarino.

Gaicho near Puerto Williams, Navarino Island.



Cristina Calderón, aux abords du canal Murray.
Rivière Paine, près de la cascade Salto Chico.

Cristina Calderón, banks of the Murray Channel.
Paine River, near the Salto Chico waterfall.

➤ Trois petits tours à l'oblique pour s'éprendre des roches noires déchirées par les eaux écumantes, des forêts noueuses couchées au sol. Trois petits tours pour apercevoir *Le phare du bout du monde* et se souvenir des *Naufragés du Jonathan* de Jules Verne, des récits des flibustiers et corsaires qui doublèrent le cap Horn... Pour rêver, aussi, aux explorateurs qui s'élançèrent vers l'Antarctique – de James Cook qui, au XVIII^e siècle, franchit pour la première fois le cercle polaire, à sir Ernest Shackleton et la folle odyssee, en 1915, de l'*Endurance*, son trois-mâts pris dans les glaces avant d'être broyé par la banquise, imposant à son équipage une longue traversée sur la mer gelée...

L'âme des légendes

Le soir, à Puerto Williams, au bar du Micalvi – ancien vapeur du Rhin transformé en yacht-club, les navigateurs racontent les exploits et le détroit de Drake, qui relie le cap Horn au pôle Sud, l'océan Atlantique au Pacifique. Le Drake est le héros de la nuit australe, cauchemar inespéré et toujours ressuscité par les cap-horniers.

Installé depuis quinze ans dans la marge du monde, avec vue sur le cap qui n'en finit pas de l'appeler, Jean Masse-Monzo, Français originaire de Camargue, est le capitaine du *Boulard*, un sloop de 14 mètres. «Il y a deux sortes de gens qui vivent aux confins de la planète, dit-il. Ceux qui sont nés ici, et ceux qui cherchent une terre d'oubli, un coin d'âme caché.»

Après quatre semaines en Antarctique, Jean et ses trois coéquipiers, venus «vivre le rêve d'une vie», sont rentrés à terre ce matin. Les quatre hommes sont désormais gardiens du secret. «Entre nous, il y a le terrible partage du Drake, la rencontre des océans, les vents cruels, et les matins muets saisis devant tant de grâce...»

«Ici, on est au commencement», conclut Jean. Au commencement du monde, comme au commencement de l'amour, de celui qui sera sans suite et, peut-être par là, sans fin. La nuit coud le ciel noir à la terre, noire, et la Croix du Sud n'a jamais été aussi proche. |

